

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

THESE

POUR LE

N° 407

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Yves-Georges CRABOUILLET

Né le 3 août 1913, à Dinan (Côtes-du-Nord).

Rabelais
et
l'Enseignement de la Botanique

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

PARIS
AMÉDÉE LEGRAND, ÉDITEUR
93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

1939

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

THÈSE

N^o

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Yves-Georges CRABOUILLET

Né le 3 août 1913, à Dinan (Côtes-du-Nord).

Rabelais

et

l'Enseignement de la Botanique

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

PARIS

AMÉDÉE LEGRAND, ÉDITEUR

93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

1939

I. — PROFESSEURS

Anatomie	MM.
Physiologie	ROUVIERE.
Physique médicale	Léon BINET.
Chimie médicale	STROHL.
Bactériologie	POLONOVSKI
Parasitologie et histoire naturelle médicale	Robert IEBRE.
Pathologie et thérapeutique générales	BRUMPT.
Pathologie médicale	BAUDOUIN.
Pathologie chirurgicale	ABRAMI.
Anatomie pathologique	MONDOR.
Histologie	LEROUX.
Pharmacologie et matière médicale	CHAMPY.
Thérapeutique	TIFFENEAU.
Hygiène et médecine préventive	HARVIER.
Médecine légale	TANON.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	BALTHAZARD.
Pathologie expérimentale et comparée	LAIGNEL-LAVASTINE.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	FIESSINGER.
	CHIRAY.
Clinique médicale	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
	LEREBoullet.
	NOBÉCOURT.
Hygiène et clinique de la première enfance	H. CLAUDE.
Clinique des maladies des enfants	GOUGEROT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	GUILLAIN.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	LEMIERRE.
Clinique des maladies du système nerveux	CUNEO.
Clinique des maladies infectieuses	GOSSET.
Clinique chirurgicale	GRÉGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	CHEVASSU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	JEANNIN.
	LÉVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	Maurice VILLARET
Clinique de la Tuberculose	TROISIER.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Clinique de cardiologie	LAUBRY.
Clinique de neuro-chirurgie	Clovis VINCENT.
Assistance médico-sociale	N...
	HAZARD.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	SANNIE.
	VERNE.

II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.	MM.
AMELINE	CHEVALLIER.. Pathologie médicale.
BARIÉTY	COSTE
BÉNARD (Henri) Pathologie médicale.	Pathologie médicale.
BERNARD (Etienne) Pathologie médicale.	DOGNON
BEZANÇON	Physique.
(Justin)	FEY
Hydrologie.	Urologie.
BOULIN	FUNCK
Pathologie médicale.	Pathologie chirurgicale.
BULLIARD ... Histologie.	GALLIARD
CATHALA Pathologie médicale.	Parasitologie.
	GASTINEL
	Bactériologie.
	DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie chirurgicale.

II. — AGREGES EN EXERCICE (Suite).

MM.
 GAYET Physiologie.
 DE GENNES .. Pathologie médicale.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU ... Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HUGUENIN ... Anatomie pathologique.
 JOANNON Hygiène.
 LACOMME Obstétrique.
 LANTUEJOUL.. Obstétrique.
 LAROCHE (Guy) Pathologie médicale.
 LAVIER Parasitologie.
 LELONG Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 M^{lre} J. LEVY . Pharmacologie.

MM.
 LEVY-VALENSI. Neurologie et Psychiatrie.
 MENEGAUX ... Pathologie chirurgicale.
 MOLLARET ... Pathologie médicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 PETIT-DUTAILLIS.. Pathologie chirurgicale.
 PIEDELIEVRE.. Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RENARD Ophthalmologie.
 RICHET Physiologie.
 SENEQUE Pathologie chirurgicale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.
 ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT Physiologie.
 GUENIOT Obstétrique.
 HEITZ-BOYER. Pathologie chirurgicale.

MM.
 GARDENNOIS . Pathologie chirurgicale.
 LE LORIER ... Obstétrique.
 NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
 SCHWARTZ ... Pathologie chirurgicale.
 VAUDESCAL .. Obstétrique.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.
 ALAJOUANINE.
 AUBERTIN.
 BRULE.
 CHABROL.
 DONZELOT.
 DUVOIR.
 LIAN.
 PASTEUR-VAL-
 LERY-RADOT.
 SÉZARY.

Clinique médicale.

MM.
 BASSET.
 BROCC.
 CADENAT.
 GATELLIER.
 MOURE.
 QUENU.
 VELTER.

Clinique chirurgicale

MM.
 ECALLE.
 METZGER.

Clinique obstétricale.

V. — CHARGES DE COURS

MM.
 CHAILLEY-BERT, agrégé Education physique.
 LEDOUX-LEBARD Radiologie clinique.
 RUPPE Stomatologie.
 WEIL-HALLÉ Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MERE

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'Histoire de la Médecine.

Membre de l'Académie de Médecine.

Médecin des Hôpitaux.

*Qui nous a fait l'honneur d'accepter la
présidence de cette thèse. Hommage de
profonde et respectueuse reconnaissance.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR GARRIGUES

A qui nous sommes profondément reconnaissant des conseils qu'il nous a donnés.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41554635_0040

INTRODUCTION

La Phytothérapie a été en honneur depuis les temps les plus anciens et si, de nos jours, la chimiothérapie, la physiothérapie et la biothérapie semblent avoir rétréci ses domaines, la phytothérapie n'en garde pas moins une place importante dans la thérapeutique.

Si les étudiants du XX^e siècle reçoivent à la Faculté un enseignement théorique et pratique, les étudiants du XVI^e siècle n'étaient pas aussi favorisés.

Il nous a semblé intéressant d'essayer de montrer ce qu'était cet enseignement à cette époque et particulièrement d'après Rabelais qui tâcha d'inaugurer une méthode nouvelle.

Aussi verrons-nous ce qu'était l'enseignement de la botanique au temps de Rabelais, puis ce qu'il fut d'après Rabelais en examinant les disciplines de Ponocrates (1), et enfin ce qu'il advint de cet enseignement dans le siècle qui suivit. Nous verrons ainsi quelle influence eurent les idées rabelaisiennes.

CHAPITRE PREMIER

L'ENSEIGNEMENT DE LA BOTANIQUE AU TEMPS DE RABELAIS.

Gargantua parut en 1535 mais M. PLATTART (2) a insisté sur cette remarque de M. GÉBHART (3) que la lettre du Royal Géant à son fils dans le 1^{er} livre de Pantagruel recule les méthodes d'éducation dont Rabelais fit la satire jusqu'au temps « où l'art d'imprimerie n'estoyt encore en usage ».

Au point de vue de la Botanique, il n'est pas besoin de remonter aussi loin, car de l'année 1470 (date de l'introduction de l'imprimerie à Paris) à l'an 1535, rien n'est marquant dans l'enseignement de cette science. Antidaté sa critique n'était sans doute que bonne précaution d'un homme « qui sait calculer les temps, ne s'aventurer ou ne se commettre qu'à bon escient » (4), aussi la remarque de M. PLATTARD dans cette circonstance perd quelque peu de son importance.

Rabelais, en 1535, avait alors 52 ans. Sans parler de ses voyages de nécessité, sa bougeotte l'avait conduit déjà en maintes villes. Nous ne savons cependant s'il faut prendre à la lettre ce qu'il dit des voyages de

Pantagruel, étudiant, et mettre à son propre compte dans l'ordre qu'il a choisi ses successifs séjours à Poitiers, Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Avignon, Valence, Angers, Bourges, Orléans et Paris. Il est assuré, en tout cas, qu'il vint dans cette dernière ville avant 1528, qu'il y retourna à plusieurs reprises de 1528 à 1532, qu'il alla à Bourges entre ces mêmes dates, qu'il vint à Montpellier, qu'il vécut à Lyon de 1532 à 1534, en partit pour Rome et y était revenu en 1535. Tous ces voyages n'ont rien pour surprendre; car à l'image des compagnons des métiers complétant leurs connaissances et perfectionnant leurs techniques à passer de maîtres en maîtres et de villes en villes, les étudiants du XVI^e siècle allaient d'universités en universités pour grandir et varier leur savoir. Rabelais put ainsi juger à merveille et du goût des médecins pour les plantes depuis la fin du XV^e siècle et de la manière dont la botanique un peu partout était enseignée, du moins en Italie, en France et en Allemagne, car l'Angleterre, par exemple, était à cet égard fort en retard, s'il est vrai, comme l'assure ANDERSON, qu'on y connaissait alors presque aucun légume et que, encore dans les premières années du règne d'Henri VIII, on ne trouvait dans tout le royaume ni carottes ni choux, ni salades, ni raves, qu'il y fallait faire venir de Hollande ou des Flandres.

Nous trouvons des preuves de cette inclination dans la culture alors inaugurée des fraisiers et de l'épinard, le développement donné à celle du melon, l'attention que l'on portait à des œuvres telles que

l'*Opus ruralium commodorum* de P. Crescenzi dont Charles V déjà avait ordonné la traduction française. Une preuve encore est la place que la médecine donnait à la phytothérapie.

Les exemples mettent en lumière que pendant la longue période que les docteurs d'Upsal au XVIII^e siècle appelèrent « *L'époque des pères de la botanique* » et qui comprend l'antiquité et le Moyen Age, on vit la botanique avec d'autres yeux que nous, c'est-à-dire surtout dans le cadre étroit des utilisations alimentaires et des applications thérapeutiques. Il faut dire *surtout* à l'opposé de ceux qui disent *exclusivement*; car on oublie trop facilement que Théophraste fut un botaniste pur et que toute une partie du « *Tractus de vegetabilibus et plantis* » d'Albert le Grand est botanique pure.

Il n'est pas douteux d'ailleurs que, dans quelques couvents, les sciences naturelles et la botanique furent étudiées pour elles-mêmes, ainsi que M. G. COMPAYRE (5) en a fait l'hypothèse, car nous savons qu'il y eut dans plusieurs abbayes, à côté de « *Jardins de santé* » comme celui d'Hildegade (1140), des ébauches de collections de minéraux, de fossiles, de coquillages, d'animaux conservés par des procédés divers de dessiccation et même des herbiers.

Il n'en est pas moins vrai que à ces exceptions près, l'on ne s'intéresse guère jusqu'à Rabelais au monde des plantes qu'en raison de leur utilité. C'est ainsi que Charlemagne dans ses « Capitulaires » ne semble préoccupé que de la propagation des bonnes es-

pèces de fruits, de légumes, et de graines pour l'usage de la table et daignait à peine donner place dans ses domaines aux végétaux exotiques qui lui étaient envoyés de Grèce ou d'Espagne (6).

C'est ainsi que Gargantua lit Virgile comme un utile conseiller de l'art agricole au même titre que les agronomes latins, les Georgiques du même point de vue que le *De re rustica*. Et c'est ainsi, par ailleurs, que l'*Hortus Sanitatis* de Cuba (1486), le *De virtutibus plantarum* de Villanova (1509) et d'autres encore, disent assez par leur seule titre la préoccupation bien plus médicale que botanique de leurs auteurs. Cela devait faire écrire à J.-J. Rousseau dans ses *Rêveries du promeneur solitaire* : « Les idées médicinales flétrissent l'émail des prés, dessèchent la fraîcheur des bocages, rendent la verdure et les ombrages insipides et dégoutants, et toutes ces structures charmantes et gracieuses intéressent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier et l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les bergères dans les herbes pour les lavements ».

Il y eut pire, du reste, que l'asservissement de la Botanique dont nous avons parlé, il y eut la défiance presque générale dans laquelle l'autorité tint longtemps les sciences naturelles. Différents conciles, celui de Reims en 1131; celui de Montpellier en 1162, celui de Tours l'année suivante; et encore en 1212 celui de Paris défendaient au clergé de les enseigner « *Statuimus ut nullus post votum religionis ad physicam legendam permitatur exile* ». Les Dominicains, en 1243,

dans leur chapitre de Paris, réitiraient les mêmes interdictions pour leur monastère : *Non studeant in libris physicis nec etiam scripta curiosa*, et leur assemblée de Bordeaux, en 1287, leur chapitre de Trèves quelques années plus tard s'en prenaient en particulier à la chimie dont l'étude était proscrite. « Les religieux de l'ordre sous peine de prison devaient remettre à leur prieur les livres concernant cette science et s'abstenir de toute lecture, de tout enseignement, de toute opération qui ont des rapports avec elle » (7).

Cette hostilité était étendue et Naudé écrivit en 1169 « Auparavant que les Humanitéz et les Bonnes Lettres eussent été rendues commune et traitable à un chacun par la félicité de notre dernier siècle tous ceux qui s'amusaient à les cultiver et polir, estoient réputez grammairiens et hérétiques; ceux qui pénétraient davantage en la connaissance des causes de la nature passaient pour adiaphoristes et irreligieux celui qui entendoit mieux la langue hebraïque estoit pris pour juif ou Matant, et ceux qui recherchoient les mathématiques et sciences moins communes soupçonnez comme enchanteurs et magiciens » (8).

Si l'on revint quelque peu par la suite sur les rigoureuses défenses que l'on vient de voir, ce dut être une grande surprise pourtant d'entendre Arnould de Villeneuve, venant d'Italie et de Montpellier, enseigner à l'Université de Paris l'astrologie avec la philosophie, la botanique avec la médecine, car c'était la première fois que des leçons d'Histoire Naturelle se trouvaient mêlées aux études de théologie et de médecine (9). Ce

ne fut, du reste, qu'une éclaircie, puisque le règlement de l'Université de 1366 limitait encore l'enseignement des sciences naturelles au commentaire de quelques livres d'Aristote. Cependant la médecine, à laquelle on reproche tant d'avoir nuit à la botanique, est sans doute ce qui le mieux la servit : car on ne peut concevoir la première sans ses remèdes, et nos pères empruntaient les leurs, pour le plus grand nombre au monde végétal. La botanique spécialisée a maintenu ainsi l'étude des herbes et préparé le développement de la botanique générale. Il se produisit précisément lorsque la médecine fut hors de tutelle.

Vers la fin du XII^e siècle au sein des Universités des groupements s'étaient déjà formés. Une Faculté de Théologie et une Faculté des Arts, qui comprenait la médecine, constituaient des compagnies indépendantes. La Faculté de Droit s'en détacha puis celle de la médecine.

Gui Patin commettait donc un mensonge lorsqu'il écrivait à Belin Fils le 27 février 1658 : « J'ai vu dans notre grand coffre où sont quantité de vieux papiers qui portent : Nouvelles confirmations des privilèges de la Faculté de Médecine de Paris de l'An 1132 ».

Au début, et à Paris, en particulier, la Faculté de Médecine fut surtout un groupement corporatif; pendant de longues années des mesures d'administration, d'ordre, de police professionnelles seulement, l'occupèrent.

Encore en 1270, l'enseignement médical se donnait rue du Fouare, dans le local humide et sombre de la

Faculté des Arts; et cependant déjà les médecins avaient leurs registres, leurs statuts, qui fixaient la durée des études médicales à neuf ans, leur doyen, et depuis le décannat de Jean de Rosel, leur sceau d'argent.

Peu à peu se fit une complète indépendance. Le 24 mai 1369, la Faculté de Médecine de Paris acquit une petite maison d'angle rue de la Bucherie et des Rats.

Lentement ensuite, elle se développa, achetant aux Chartreux un immeuble mitoyen en 1464, puis d'autres encore en 1469; en 1472, en 1520. En même temps la corporation était devenue enseignante.

Quand Rabelais, jeune encore, vint à Paris pour la première fois, notre Faculté était grande et déjà puissante personne, son enseignement était constitué et son vieux sceau d'argent nous est témoin que la botanique n'en était pas exclue. On y voit la Vierge assise, couronnée et voilée tenant de sa main gauche un livre ouvert, de la droite, un bouquet de plantes, des écoliers, de chaque côté, l'écoutent. Tout autour, l'inscription *Magistrorum facultatis medecinae parisiensis*.

L'image pourtant ne doit point faire illusion. Au temps de Rabelais, deux professeurs seulement dispensaient l'enseignement de la médecine. Les cours du premier, qui se faisaient dès six heures du matin, portaient sur les choses naturelles (anatomie et physiologie) et sur les choses non naturelles (hygiène et diététique). Le second à midi, enseignait les choses contre nature, c'est-à-dire la pathologie, la thérapeutique et

la matière médicale dans laquelle la botanique était incluse. On voit la place menue qui lui était laissée.

Il y a plus. Les professeurs de ce temps n'étaient pas tels que les professeurs de botanique du nôtre. C'étaient des médecins praticiens qu'absorbaient, par ailleurs, les soucis de la clientèle et qu'un système, où le sort se combinait avec l'élection, avait appelés, pour une courte période au professorat. Tous les professeurs pouvaient ainsi devenir régents, mais tous n'y étaient pas également préparés; et si la plupart, dans les autres branches de la médecine, pouvaient aisément se tirer à leur honneur de leurs fonctions provisoires, il en était plus difficilement de même pour la botanique, telle du moins que nous la comprenons.

Par bonheur, la dignité médicale s'accommodait alors à merveille avec l'impossibilité où étaient les médecins praticiens et régents à la fois de courir prés et forêts, vallons et collines, ainsi que l'étude des végétaux l'exige. De même que le professeur d'anatomie resta longtemps sans toucher un cadavre et faisait disséquer par un chirurgien, un pareil préjugé poussait de même les docteurs à discourir volontiers sur les vertus des plantes, mais à abandonner leur étude directe à des gens de métiers, herboristes ou apothicaires, qu'ils avaient en superbe dédain. Le professeur des choses contre nature était souvent secondé par un maître apothicaire de la ville.

Au surplus, l'étude de la nature, comme les disciplines pédagogiques étaient restées, au début du XIV^e siècle, ce qu'elles avaient été au moyen âge. Les

sciences n'avaient pas de vie propre et n'étaient que par la tradition. Elles se ratatinaient dans cette érudition littérale et inanimée à laquelle Baume, donne la dénomination frappante de « réalisme verbal » (10). A l'étude des phénomènes et des rapports qui les unissent, on substituait des théories creuses, fondées sur les causes occultes, les premiers principes et les qualités élémentaires; des faits qui sont les éléments de la science, cédaient la place aux subtilités et aux arguties de la dialectique (11). Tout était aux définitions, aux divisions, aux syllogismes, aux gloses ou commentaires; et, pour la botanique médicale comme pour le reste, il s'était constitué petit à petit un bloc doctrinal qui était enseigné sans le contrôle de l'observation sur la seule foi des livres.

Aussi, les cours étaient-ils simples lectures d'un commentaire. « Légère » avait le sens de professer et pour dire « faire ou suivre un cours », on disait *Legere velaudire librum*. Lorsque François 1^{er} en 1530, fondant le Collège de France, créa à Paris les premiers professeurs royaux, ces professeurs reçurent le nom de *Lecteurs royaux*.

L'étudiant prenait des notes ; quelquefois le maître dictait. Puis, des rédactions alternaient avec des citations de textes beaucoup plus fréquentes. A certains jours, s'organisaient des « disputes ».

Sans doute, à l'imitation de la Vierge au bouquet du sceau officiel, présentait-on parfois aux élèves quelques herbes fraîches ou séchées et l'existence d'un assistant apothicaire paraît témoigner qu'on y

joignait divers éléments de la matière médicale; mais la tendance n'était pas à cet examen direct des choses, et ni Paris, ni aucune Université de France ne possédait encore de jardin botanique en 1535.

Peut-être quelques maîtres fortunés y suppléaient-ils en montrant à leurs auditeurs les figures d'un manuscrit rare ou d'un des ouvrages nouvellement imprimés ? Illustrer un texte de botanique, en effet, est chose fort ancienne : l'idée est plus vieille qu'Hippocrate, si véritable est le dire de Pline (12) que Crateias et après lui Denis et Métrodore avaient fait dessiner des figures de plantes, au-dessous desquelles ils décrivaient leurs vertus. Galien déjà (13) se plaignait de l'inexactitude des portraits des herbes qu'il vit de son temps, ce qui porte encore témoignage de leur existence. En tout cas, à la fin du XV^e siècle, les gravures sur bois des livres de Martin de Cartimpré, d'Emilien Macer, de Pierre Crescenzi, l'herbier de Pierre Caron, et celui d'Apuleius (1477 et 1483), les figures d'Arndes et Jean de Cuba (1485, puis 1500), les *Herbarium vivæ Icones* d'Othon Brunfelds (1530) et d'autres imprimés à Mayence, à Nassau, à Louvain étaient entre les mains de quelques-uns (15).

Pourtant, et sans compter que ces ouvrages restaient peu communs et les manuscrits tout à fait rares, l'esprit du jour, en 1535, en faisait davantage objets de curiosité que matière d'enseignement. Pour les textes mêmes, il n'y avait encore pas bien longtemps qu'Hippocrate et Galien n'étaient connus que d'un petit nombre, et qu'on se bornait à apprendre les

formules et les recettes de l'école de Salerne, certains secrets thérapeutiques transmis de l'un à l'autre et quelques préceptes d'hygiène conservés par la tradition. Même quand l'arabisme eut pénétré dans l'école, même alors que la Renaissance ouvrait aux esprits le monde de l'antiquité gréco-latine, les méthodes n'ayant pas changé, l'enseignement officiel de la botanique resta près d'un siècle sans y rien gagner.

Le néant, ou presque, de cet enseignement, qui dut frapper Rabelais à Paris, il le retrouva dans les autres universités où il passa, à Poitiers, aussi bien qu'à Lyon et qu'à Montpellier même. Tout un ensemble d'hypothèses permet cependant de penser que, sur ce point, la Faculté de Médecine de Montpellier fut en avance sur son temps.

Si cette faculté fut constituée à l'origine, comme les autres, par l'ensemble des docteurs exerçant dans la ville, et si, alors, elle représenta, elle aussi, une corporation et un corps enseignant tout à la fois, dès 1180 un enseignement régulier s'y organise. Dès 1220, ses Régents reçoivent du Cardinal Conrardt des privilèges; dès la fin du XV^e siècle, une caractéristique la distingue : elle choisit ses professeurs au concours et le pouvoir royal les nomme. En ce temps, en effet, Montpellier s'était beaucoup ressenti de la Guerre de Cent Ans, ses élèves avaient diminué de nombre, les maîtres manquaient, et Charles VIII par *Lettre Patente* dut établir la charge de *Docteur Régent* nommé à vie. Le temps est proche où, les praticiens renvoyés

à leur clientèle, ces professeurs royaux représenteront seuls la faculté.

Si cette transformation radicale n'était pas encore consommée en 1531, du moins la pérennité des charges professorales permettait à Montpellier un enseignement meilleur qu'en d'autres facultés; et, si le malheur du temps voulait que la botanique ne fut encore qu'une science de mots et que les médecins se soient ainsi bornés à étudier les vertus des herbes, il semble du moins que cette étude fut moins négligée à Montpellier qu'elle ne l'était partout ailleurs.

Déjà, nous avons vu que lorsque Arnaud de Villeneuve vint parler des Plantes aux étudiants parisiens, c'est à Montpellier qu'il avait enseigné d'abord. D'autre part, certaines dénominations fort anciennes d'espèces végétales témoignent d'études locales non douteuses de la Botanique. Ainsi le vieux nom « *Cassia Poetica Monspelliensium* » de l'*Osyris alba* de Linné.

Une légende, enfin, nous montre que la botanique, la botanique médicale du moins, tenait à la faculté de Médecine de Montpellier assez bonne place.

« On nous raconte, nous dit L. Jacob, que le jour même de son arrivée en cette ville, Rabelais suivit la foule qui se portait à la faculté de Médecine pour entendre une thèse publique. Comme la discussion s'engageait sur la vertu des plantes et des herbes, il prêta l'oreille et manifesta son mécontentement par une pantomime étrange qui attira l'attention de toute l'assemblée. Le doyen lui envoya un appariteur, qui

le pria d'entrer dans l'enceinte réservée aux docteurs et de prendre part à la discussion. Alors Rabelais, après un exorde plein de convenances et de modestie, entra de plain pied dans la discussion, et absorbant une à une toutes les questions de botanique qui avaient été posées, il les traita si éloquemment, si profondément, si ingénieusement, que la surprise et l'admiration des assistants éclatèrent avec transports ». Légende sans doute, mais qui n'aurait pu être bâtie sans un fond de vérité. Quoiqu'il en soit, le mécontentement même de notre voyageur nous est un symbole que, même à Montpellier, l'enseignement de la botanique, au moment où parut Gargentua, ne pouvait satisfaire les bons esprits (16).

De même, d'ailleurs, l'enseignement tout entier de la Médecine. Un homme, un contemporain que Rabelais n'aima pas sans doute, car il l'a raillé à plusieurs reprises (17), Corneille Agrippa, avait marqué du feu de sa satire (18) l'ignorance des médecins du temps en botanique médicale : « Ils voudront maîtriser les apothicaires, écrit-il, feront apporter devant eux les drogues, les voudront voir dispenser, faisant semblant de connaître celles qui sont les meilleures, bien que le plus souvent ils n'y entendent rien du tout; car ils sont bien empêchés de distinguer les bonnes des mauvaises et des sophistiques, n'étant savants que de noms et de mots, ignorant totalement les choses ».

CHAPITRE II

L'ENSEIGNEMENT DE LA BOTANIQUE D'APRES RABELAIS...

D'après ce que nous venons de voir, il n'y a rien pour surprendre dans le fait que, lorsque Ponocrates prend la direction des études de Gargantua, il change la manière de son premier maître. Nous en arrivons à la Pédagogie de Rabelais, et nous ne saurions mieux dire qu'il n'a dit lui-même : « Au matin tandis que Gargantua estoit habillé, peigné, testonné, accoustré et parfumé, on luy répétoyt les leçons du jour d'avant. Luy mesme les disoyt par cœur et y fondoyt quelques cas pratiques concernens l'estat humain lesquels ils estendoyent aucunes foyz jusques deux ou trois heures; mais ordinairement cessoient lors qu'il estoit tout habillé, par troys bonnes heures luy estoit faicte lecture... » (19). Certainement pas de botanique exclusivement.

On entend bien que ces premières leçons du jour étaient diversifiées et que les plantes n'en étaient l'objet que par occasion. On en venait à la botanique à l'heure du premier grand repas de jour, une fois à table. « Lors commenceoyent à deviser joyeusement

ensemble, parlans pour les premiers metz de la vertu, propriété efficace et nature de tout ce qui leur estoit servi à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruitz, herbes, racines, et de l'apprest d'ycelles. Ce que faisant aprint en peu de temps tous les passaiges a ce competens en Pline, Athénée, Diocorides, Galen, Aristote et aultres. Yceulx propos tenuz faisoient souvent pour plus estre assurez, appourter les livres susdicts à table. Et si bien et si entièrement retint en sa mémoire des choses dictes que pour lors n'estoyst médecin qui en sceut à la moitié tant comme il faisoit ».

L'emploi des heures qui suivent n'est plus de notre domaine jusqu'à la mi-après-midi, où, divers exercices en plein air étant terminés, Gargantua « frotté, nêtoyé et refrayschy d'habillemens, tout doucement retournoient et passans par quelques prés ou aultres lieux herbus, visitoyent les arbres et les plantes, les conférons avecques les livres des anciens qui en ont escript comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer et Galen; et en empourtoient leurs plaines mains au logis, desquelles avoyt la charge un jeune paize nommé Rhizotome : ensemble des marrochons, des pioches, cerfouettes, bêches, tranches et aultres instruments requis à bien arboriser. Eulx arrivéz au logis cependant qu'on apres-toyt le soupper, repetoyent quelques passaiges de ce que avoyt esté leu et s'asseyoient à table. Durant y celluy repast estoit continuée la leçon du disner tant que bon sembloit. »

Par temps pluvieux la matinée était employée de même manière, l'après-midi, les exercices physiques se faisaient à l'intérieur, puis on allait écouter quelques leçons publiques, s'instruire de mille techniques dans les ateliers des divers métiers et :

« en lieu d'arborizer, visitoyent les bouctiques des drogueurs, herbiers, et apothicaires et soingneusement considéroient les fruictz, racines, feuilles, gommès, semences, axunges, peregrines, ensemble aussi comme on les adulteroyt ».

Un fois le mois, c'était jour de vacances. On partait à la campagne, s'ébattre sans livres dans quelque beau pré. Pourtant la journée n'était pas perdue, car entre autres distractions « ils recoloyent par cueur quelques plaisans vers de l'agriculture de Virgile, de *Hésiode*, du *Rusticque*, de Politian..., des passages du *De Rustica* de Caton ou de Pline ».

Elevé à pareil école, on comprend que Gargantua, plus tard, ait pu écrire à son fils Pantagruel :

« Quand à la cognoissance des faicts de nature, je veux que tu te y adonnes curieusement, que il n'y ait mer, rivière ny fontaine dont tu ne cognoisses les poissons, tous les oïseaulx de l'aer, tous arbres, arbustes, fruitiers des forestz, toutes les herbes de la terre, tous les métaulx cachez aux centres des abysmes, les pierreryes, de tout orient et midy, rien ne te soyt incongneu » (20).

Qu'est-ce que cela en résumé ? L'association d'un enseignement théorique à un examen direct des plantes, d'une étude des éléments de la botanique

pure à celle de cette science appliquée à l'alimentation, à la médecine, voire à l'industrie.

Cela nous paraît tout simple, mais c'était alors une révolution. Tout d'abord, l'importance donnée à la botanique dans l'éducation de Gargantua constituait une nouveauté. Il faut bien dire toutefois que cela est beaucoup moins le fait d'une inclination particulière de Rabelais pour cette science que le résultat de la conception encyclopédique qu'il se faisait de l'enseignement. A relire en entier ces vingt-troisième et vingt-quatrième chapitres où il a développé sa pensée, on voit que Ponocrates ne forme pas seulement un botaniste, mais un adolescent qui sera capable un jour de parler, lui aussi, « de omni rescibili ». Cette conception, d'ailleurs, n'est pas proprement rabelaisienne. Déjà, « au Moyen Age, tout était encyclopédique, l'éducation aussi bien que les livres » (21). Et ce n'est pas l'antiquité retrouvée, ni Plutarque, qu'il lut avec prédilection, qui pouvaient inviter Rabelais à se mettre en opposition sur ce point avec le passé. S'il est vrai que Plutarque réservait à la philosophie toutes ses complaisances, comme la scholastique avait accordé les siennes à la théologie, du moins la pédagogie grecque voulait que l'enfant de bonne famille ne fut étranger à aucune branche du savoir humain, et Rabelais l'a suivi, se rencontrant du même coup avec le Moyen Age. Mais il s'en sépare en ne se satisfaisant plus du minimum de connaissances générales qui, avant lui, semblait suffisant. C'est ainsi que Ponocrates pousse son élève

plus avant qu'il n'était coutume dans l'étude de la botanique, et qu'il est conduit à ces deux conceptions pédagogiques nouvelles, qui sont conséquences l'une de l'autre : la première de mettre Gargantua en face de la nature, la seconde de ne plus étudier les plantes seulement dans leurs usages.

A l'égard de ce dernier point, les herborisations à travers prés et même la reconnaissance de drogues chez les apothicaires impliquent, en effet, la recherche des caractères distinctifs et différentiels qui sont botanique ou droguerie pure, hors du souci des applications et ceci, qui devait conduire en particulier à l'étude de l'anatomie des plantes, est, à l'égard de la botanique un remarquable progrès.

Sur le premier point, deux auteurs d'une autorité reconnue ont porté des jugements contradictoires. Pour M. Faguet, Ponocrates est un professeur qui ressemble beaucoup moins à un Budé ou à un Erasme qu'à un Buffon, un Darwin ou un Spencer (22).

A l'opposé, M. Plattard écrit dans « *L'œuvre de Rabelais* » (23) : « Ponocrates enseigne à la manière des régents du Moyen Age, il lit ou il commente Anagnostes. Il répète ce qui a été lu, l'explique et le commente...; comme le faisaient en leurs lectures les régents de Collèges ». Et plus récemment dans « *L'Adolescence de Rabelais en Poitou* ». « En 1532, Rabelais ne s'est pas encore engagé dans la voie de l'observation directe » (24).

Il est vrai, que l'enseignement de Ponocrates semble exclusivement oral, et l'on ne voit pas Gargantua

faire compositions écrites, ni exercices de rédaction; mais, ce ne sont pas les avantages des exercices écrits sur les leçons orales qui sont ici en discussion. Les vieux maîtres de la Faculté de Médecine faisaient copier des textes, dictaient leurs commentaires; les étudiants avaient leurs rédactions et leurs compositions. L'enseignement n'en était pas moins privé de vie, et il ne supporte pas comparaison avec les leçons de choses de Ponocrates. M. Fleury a mieux vu combien différente des lectures des régents de collèges, est la méthode qui consiste à « mettre l'élève en rapport avec les objets, lui montrer directement les produits de la nature et de l'art, les lui faire étudier en eux-mêmes, ne se servir du livre que pour vérifier si ce qu'il dit est exact, pour suppléer par ses observations à ce qu'on n'a pu observer soi-même. Le livre, dans ce cas, au lieu d'être l'agent principal, n'en est que l'auxiliaire » (25).

Rabelais s'était si bien engagé dans cette voie de l'observation directe, que, l'année même de la publication de *Gargantua* (1535), il fit à Lyon cette dissection publique d'un supplicié qui lui valut les éloges de ses amis, mais n'alla pas sans quelque scandale.

C'est que les professeurs dirigeaient le scapel d'un chirurgien sans jamais toucher au cadavre, et il en coûta, dit-on, même à Vésale, d'avoir rompu avec la tradition. C'est que, surtout, les clercs, à qui on tolérât l'exercice de la médecine, ne s'y pouvaient livrer qu'à la condition expresse de ne faire usage ni du feu ni du fer (26).

On n'improvise pas audace pareille à celle de Lyon et moins encore en des temps comme ceux où vivait maître François; une longue préparation de l'esprit y peut seule conduire. A Montpellier, cette fois et après sa réception au doctorat, alors que Rabelais avait pris rang parmi les chargés de cours de l'Ecole, il fut chargé de la première démonstration anatomique de l'année 1538, mais, là sa robe de prêtre disparaissait sous celle du docteur régent en exercice. Les dissections, pour peu fréquentes qu'elles étaient, l'avaient mis directement en face de la nature; mais à quoi bon invoquer cela ? Sa seule érudition, la direction qu'avaient donné à celle-ci les circonstances et la tournure d'esprit de Rabelais ne pouvaient pas mettre le pédagogue de Gargantua sur un autre chemin. Car il n'est pas juste de dire que « la pédagogie de Rabelais soit la première apparition de ce qu'on peut appeler le réalisme de l'instruction » (27), parce que là non plus Rabelais n'est original. Il a pris son opinion dans les livres et deux au moins sont forts anciens.

« Les uns, écrivait, dans sa Préface, Dioscoride (28) au 1^{er} siècle de notre ère, n'ont traité leur sujet qu'à moitié, les autres n'ont parlé que par ouï-dire sans savoir ce dont ils traitaient. Pour moi, j'ai vu et longuement considéré, au contraire, les plantes dont je parle ».

Un siècle plus tard, Galien (29) précisait davantage encore : « Je tiens que tout homme droit s'appliquera à l'étude des simples. Encore ne suffit-il pas de les

regarder une ou deux fois, tout au contraire, il faut les examiner à de multiples reprises parce que la connaissance des choses sensibles ne s'acquiert parfaite qu'en les considérant souvent » (30).

Et ailleurs :

« Il n'y a pas à se louer, mais à se plaindre qu'on ait représenté les plantes par le dessin, parce que leur étude directe est le seul moyen assuré de les connaître. Sans elle, on ressemble à ceux qui deviennent gouverneurs de navires après avoir étudié l'art naval uniquement dans un livre. » (31).

Et encore :

« Les livres ne servent que de rafraîchissement de mémoire pour les choses que nous avons apprises. Ils ne valent pas pour rendre consommés en une science ceux qui sont ignorants. » (32).

Cette lumière s'était perdue, mais quelques-uns l'avaient recueillie et Bacon qui ne reconnaissait pour arriver à la vérité que le raisonnement et l'expérience, donnait le pas à cette dernière, « seule capable de donner des réalités, une notion satisfaisante ».

Rabelais ne lut probablement pas le *Docteur Admirable* ni sans doute dans le même ordre d'idée Rodolphe Agricola, dont les œuvres, d'ailleurs parurent à Cologne en 1539; mais il eut quelque inclination pour Erasme et même de l'admiration ainsi que le prouve une lettre à Bernado Salignano que Rabelais écrivit le 30 novembre 1532.

Or, Erasme ne recommandait pas seulement l'étude

des sciences, mais il voulait encore à leur sujet qu'on observât directement les animaux et les plantes afin « de retrouver par nous-mêmes, de vérifier de nos propres yeux le dire des anciens et de compléter et vivifier ainsi la science puisée dans les livres par le sentiment et la connaissance de la réalité ».

N'est-ce pas là la méthode de Ponocrates ?

Ramus enfin, Ramus dont M. Lenient a dit de si expressive manière qu'il est le Luther de la science au XVI^e siècle (33), ne revenait-il pas sans cesse sur cette idée qu'il faut que l'on sache non pas des mots, mais des choses et ne devait-il pas écrire dans ses « Advertissements sur la réformation de l'Université de Paris (1562) :

« En la médecine celle partie qui est de beaucoup de plus grande commodité... est que le docteur régent, en une saison de l'année, menoit ses escoliers philosopher sur les herbes, plantes et toutes espèces de simples par les prés, jardins et boys... ».

On dira que les deux hommes, Rabelais et Ramus, se sont méconnus. Celui-ci proclamait athée, celui-là et Rabelais répliquait au 4^e livre de « Pantagruel » en se raillant de ce « Rameau carapaçonné de marmitons suppotz et adstipulateurs qui brouillaient toute l'Académie de Paris ».

Mais ce sont là querelles de personnes. Aussi bien c'était habile prudence dans la situation où était Rabelais de prendre parti contre un homme qui lui survécut, mais qui devait mal finir, assassiné en 1572, pendant le massacre de Saint Barthélémy.

Mais la chose n'empêche pas d'avoir avec lui quelques idées communes. Celles-là l'étaient du reste à tant d'érudits et de savants du XVI^e siècle en ce qui regarde l'ordre des choses naturelles, qu'on la trouve exprimée, entre autre, par deux hommes à qui vraisemblablement et « Gargantua » et « Pantragruel » furent inconnus : et par Néander (1525-1595) qui attachait aussi une grande valeur aux choses réelles, prenant l'observation comme point de départ de la connaissance (34); et par l'Evêque Amos Comenius (1592-1671) qui créait une école sur principe : « Ce ne sont pas les ombres des choses, mais les choses elles-mêmes qu'il faut présenter à la jeunesse ».

Restait la manière de les lui présenter.

A cet égard, on est frappé de voir combien les disciplines de Ponocrates sortaient de la norme du temps de Rabelais. La botanique est enseignée pendant ses repas à l'occasion des mets qu'il voit sur la table et plus encore au cours de promenades à travers champs ou de visites dans les boutiques. Si bien que, ce que l'élève acquiert par ses lectures est peu de choses à la comparaison de ce qu'il apprend en dehors des heures d'étude proprement dites. Cette méthode que quelques-uns de nos contemporains ont reprise d'associer l'éducation à la vie, de prendre dans la réalité concrète et dans les incidents de l'existence quotidienne la matière ou l'occasion de l'instruction, M. A. Lefranc en fait un des traits de l'éducation gargantuine procédant du tempérament spécial de Rabelais (35).

Malgré cette opinion de M. Lefranc, le tempérament de Rabelais ne fut que pour peu dans la chose, son érudition pour beaucoup. Les Romains pour se distraire à table avaient une manière de philosophes et de rhéteurs que Rabelais n'ignorait pas. Les emprunts qu'il a fait à Suétone au Tiers comme au Quart livre de « Pantagruel » laissent à penser qu'il connaissait les arétalogues que conviait Auguste pour les entendre disserter sur les arts et sur les sciences pendant qu'il mangeait.

Point même n'eut été besoin, pour Rabelais, de chercher si loin. S'il ne vivait pas à la cour, il était familier des princes qui en savaient les coutumes, et les lui dirent. Or, l'historien Mézeray rapporte que, pendant ses repas, François I^{er} prenait un plaisir sans pareil à écouter les discours des plus savants hommes sur toutes les questions principalement touchant les choses de physique, comme la vertu des plantes.

L'originalité de la conception Rabelaisienne de l'enseignement de la botanique est donc plus apparente que réelle. Ce qui nous fait illusion, à son égard, c'est le contraste violent entre l'indéniable progrès qu'elle marque et ce qui était au même moment dans les universités. Mais cela n'est rien autre que l'éternelle opposition de la théorie et de la pratique, de la théorie hardie, toujours en avance sur son siècle et de la pratique qui longtemps se plait dans les errements avant d'en sortir (35^{bis}).

Si, d'ailleurs, Rabelais n'a pas le mérite de la dé-

couverte, qu'importe ? N'est-ce pas assez que celui d'avoir su choisir son parti ? Il y fallait le clair et l'indépendant esprit que fut le sien. Grâce à lui, il sentit, bien qu'humaniste, le danger qu'il y avait à s'en tenir au seul goût de l'art antique, malgré qu'homme de la Renaissance, le péril de se satisfaire dans la résurrection des idées antiques, c'est-à-dire l'immobilité.

« Beaucoup d'admirateurs fervents de l'antiquité, s'obstinaient à voir avec les yeux, à penser avec le cerveau des anciens, demeurant passifs dans l'observation. Cette espèce de culte rivait l'intelligence à peine affranchie au principe d'autorité » (36). C'était seulement changer de maître.

Dans le domaine des sciences naturelles, Rabelais, fut de ceux qui, sinon n'en acceptèrent aucun, du moins soumirent leurs leçons à l'examen direct de la nature. Cela suffit à en faire un précurseur de l'enseignement moderne de la botanique (36^{bis}).

CHAPITRE III

INFLUENCE DES IDEES RABELAISIENNES

Qu'advint-il par la suite des idées que Rabelais avait semées dans son roman ? Quelle part revient à ce dernier dans les progrès accomplis jusqu'à la fin du 17^e siècle ? Tel est le dernier point qu'il nous reste à examiner.

Dans sa Thèse du 11 juin 1753, à l'Université d'Upsal, Jacob Biaur divisait en quatre grandes époques l'histoire de la botanique :

Epoque des Pères, allant d'Aristote à la Réforme.

Epoque des Fondateurs, allant de la Réforme à Gaspard Bauhin (1620).

Epoque des systématiques de G. Bauhin à Linné (1735).

Epoque des Réformateurs, commençant en 1735.

Cette division était flatteuse pour Linné, mais elle était flatterie pure, car il y eut au XVI^e siècle toute une pléiade de savants, contemporains de Rabelais et qui fondèrent en vérité la Botanique.

Tandis que des érudits comme Benoit Pereri dans son « *De communibus omnium rerum naturalium principiis et affectionibus* » restent fidèles à la dia-

lectique scholastique, discutant d'après Aristote, Platon, Avicènes, Thomas, Bonaventure ou Paul, sur des questions comme celle de savoir si la médecine est ou non sous la dépendance de la physique, la plupart avaient rompu, comme Rabelais, avec la manière du passé; Tragus visite les Alpes, les Ardennes et le Jura, pour voir par lui-même les plantes dont parlent les livres; P. Belon court le monde; Manard s'intéresse à la Botanique pure et, l'un des premiers, décrit les Anthères; Gessner s'attache à l'étude des fleurs et des fruits pour y trouver les éléments d'une systématisation, Césalpin pousse plus loin les recherches anatomiques et tente un essai de classification en partant des fruits, Bauhin élargit les bases de la science, en ajoutant aux caractères des fruits ceux des inflorescences et des feuilles. S'il était question, ici, de l'histoire de la botanique, il nous faudrait pousser plus loin et parler au moins de quelques-uns des systématiques de G. Bauhin, de Rey, de Maurrisson, jusqu'à Tournefort et de tous ceux que l'invention du microscope, en 1590, attira vers l'étude de l'anatomie végétale, mais nous devons nous en tenir à la manière dont la botanique était enseignée; et si nous avons rappelé en quelques mots les voies nouvelles dans lesquelles cette science, après la réforme, s'est engagée et ses premiers progrès, c'est pour le contre-coup que les disciplines universitaires en devaient nécessairement ressentir. Nécessairement, car il ne peut être exact a priori, et il ne l'est pas en effet, que la conception nouvelle, que les savants se

faisaient de l'étude des plantes, allât sans un changement de la pédagogie, que « *ni les méthodes ni l'esprit* » des Universités du Moyen Age « ne fussent modifiées » après la réforme et que « l'enseignement resta traditionnel et presque hiérartique jusqu'à la Révolution » (37).

Certes, il ne faut pas oublier cette démarche dont « *l'Arrêt burlesque* » de Boileau mit en relief le ridicule, et que l'Université de Paris, encore en 1671, sollicitait auprès du premier président Lamoignon pour qu'un arrêt du Parlement vint interdire l'enseignement des doctrines de Descartes, qui tendaient à détrôner Aristote. Il faut reconnaître que le même conservatisme dominait à la Faculté de Médecine, gardienne fidèle de la Tradition, et où l'on jurait toujours sur la foi des maîtres. La Renaissance n'avait fait que changer ces derniers, et n'avait secoué le joug des arabes que pour prendre en médecine celui d'Hippocrate et de Galien, en botanique celui de Dioscorides, de Théophraste et de Pline. Cependant, la France d'alors n'était pas l'Egypte antique à laquelle M. Thomas la compare (37) le temps de « l'Hiératisme des Prêtres d'Héliopolis » était passé, et, s'il est vrai que la pensée pédagogique du XVI^e siècle, du XVII^e siècle aussi peut-on dire, « reste supérieure à l'action » que « les théories devancent beaucoup des applications » (38), quelques-unes pourtant de ces dernières ne sauraient être refusées à ce temps.

Que les changements, qui s'opérèrent alors, n'ap-

paraissent pas du premier regard, il ne peut en être autrement pour une époque de transition comme celle-là; le progrès va lentement, d'un pas boiteux, et rien ne montre mieux à combien d'obstacles il se heurte que cette apologie de la méthode expérimentale qu'écrivait Th. Sprat, en 1665 dans son « *Histoire de la Société Royale de Londres* » où le grand souci de l'auteur est de démontrer que l'expérience n'est nuisible ni aux Universités, ni à la Religion, ni à l'adoration de Dieu, ni aux Eglises, ni à la mortification, ni à l'Etat...

Le progrès marchait cependant mais avec quels à coups.

Dès 1530, la fondation du Collège de France avait ouvert aux lettres de plus larges voies. Bientôt, complétant son œuvre, François 1^{er} y créait une chaire de Médecine qu'anime l'originalité de ses premiers titulaires : le florentin Vidus-Vidius, puis sous Henri II Jacques Dubois. Malheureusement d'autres, tels que Riolan le fils et Gui Patin, qui transportèrent au Collège la manière d'enseigner de la Faculté, arrêtaient ce premier élan.

« Mon emploi, écrit Patin, sera pour la botanique, la pharmaceutique et l'anatomie. J'en choisirai divers traités, tantôt de l'un, tantôt de l'autre ». Et plus tard : « Mes écoliers aiment mieux les conférences que les leçons et moi aussi, car, quoique mes leçons ne me coûtent guère, mes conférences me coûtent moins encore ».

Mais plus tard, Henri IV, en constituant au Collège

de France, une chaire indépendante de botanique, libérait les sciences naturelles, dont l'enseignement pouvait désormais prendre essor.

Pendant cette longue période, l'esprit qui soufflait entraînait donc malgré elles les Universités et les Facultés de Médecine mêmes.

Il est instructif, à cet égard, d'opposer le petit nombre de jardins botaniques, qui existaient lorsque Gargantua parut, à ceux qui se mirent à florir après lui, un peu dans tous les pays d'Europe. Les plus anciens jardins botaniques d'Europe furent : celui de Mohamed-Ben-Ali à Grenade au XI^e siècle, le jardin de Mathieu Sylvatius à Salerne vers 1317; le Belvédère, dont Alphonse d'Est, duc de Ferrare, avait confié la direction vers 1530 à Musa Brasavoles, et, en 1533, le jardin de Gualterus à Venise, fondé par la République.

A cet égard, la civilisation américaine aurait marché, paraît-il, plus vite que celle de l'Europe, s'il est vrai que les conquérants du Mexique, dès 1519, trouvèrent à Chalpottepec, à Houantepec, à Histapalan et à Tezcouco des jardins botaniques parfaitement installés.

Toujours à l'étranger, sans parler des jardins particuliers des riches seigneurs le jardin botanique de Witenberg, fondé en 1540 par Valérius Corches, celui de l'Université de Padoue en 1545, celui de l'université de Pise que Cosme de Médicis fonda à Anguillara en 1549, en 1568 ceux de Rome et de Bologne, ce dernier organisé par Aldo Vrandi; en 1577, celui de la

faculté de Médecine de Leyde, en 1580, celui que l'électeur de Saxe établit à Leipsig, en 1639, le jardin Botanique de Castelli à Palerme, en 1640 ceux de Copenhague et d'Oxford, en 1657 celui d'Upsal et beaucoup d'autres.

Mais en France, Rabelais ne put jamais connaître que des jardins d'amateurs, ceux de Geoffroy d'Estissac, à Hermenault et à Ligugé où il fit un séjour et où il aurait pris le goût des plantes; celui du Cardinal de Lorraine; et celui surtout, du Cardinal J. du Bellay que P. Belon avait enrichi de plantes d'Orient et qui passait pour le plus beau de son temps après celui de Padoue. La France était en retard; pourtant les avertissements n'avaient pas manqué.

Déjà en 1536, Jean Ruel s'était appliqué à montrer dans son « *De natura stirpium* » la nécessité d'un jardin Botanique pour l'enseignement de la médecine pratique, mais l'homme qui se démit de ses charges de doyen de la Faculté de médecine et de médecin du roi pour enirer dans les ordres et se donner à l'étude tout entier, n'était pas fait pour imposer une idée.

En 1558, P. Belon revenait à la charge, engageant le Collège des médecins de Paris « tant pour leur délectation que pour l'augmentation de savoir des doctes à établir un jardin public où, à l'exemple de l'Italie et de l'Allemagne, on élèverait et on cultiverait diverses sortes de plantes » (40). Mais l'influence de Belon était courte et, suspect d'hérésie, il n'avait échappé à la flamme que pour mourir assassiné.

Dix ans encore s'écoulèrent avant que la Faculté

de Médecine de Paris sacrifiât, pour faire un jardin, un coin de ses terrains de la rue des Rats, jardin modeste entretenu aux frais des bacheliers, ce qui est assez dire. Un apothicaire, en 1576, devait tenter davantage et faire mieux, après deux ans d'ennuis et d'entraves, auxquels les médecins ne furent pas étrangers. Alors, en effet, Nicolas Houe bâtit un hospice de ses deniers et y recueillit des enfants pauvres et orphelins, apothicaires futurs, qui s'instruisaient de la botanique en cultivant les plantes médicinales dans un vaste enclos.

Plus tard, un but différent guidant le roi, Jean Robin fut chargé en 1590, d'établir le *Jardin Royal du Louvre* pour naturaliser à Paris les plantes que quelques voyageurs apportaient de l'Amérique.

Vers 1622, Jean Riolan le fils aurait adressé d'après Louis Le Fort (41) une demande au roi pour l'établissement à Paris d'un jardin des Plantes semblable à celui que possédait Montpellier. Sans doute la demande fut peu pressante. La Faculté, en tout cas, ne prit pas la généreuse précaution qu'eut Gui de la Brosse pour aboutir, celle d'offrir le terrain, aussi, si Riolan eut le mérite d'organiser un petit jardin botanique au Luxembourg il laissa échapper la gloire de fonder le Jardin des Plantes. Ce fut Gui de la Brosse qui eut cette gloire; et, en 1626, fut créé par un édit le « *Jardin Royal pour la culture des plantes médicinales* » pour y « *planter toutes sortes d'herbes et plantes médicinales pour servir ceux qui en auront besoin, même pour l'instruction des écoliers de l'Université de Paris* ».

L'enseignement ne passait qu'en seconde ligne parce qu'on avait voulu ménager les susceptibilités de la Faculté; mais enfin, le « *Jardin des Plantes* » était fondé. C'était l'essentiel. Là encore, un enseignement indépendant allait se donner; Gui de la Brosse l'inaugura en 1640.

Il n'en avait pas caché les tendances objectives, écrivant que « personne ne peut se rendre expert en botanique par la seule lecture des livres même des meilleurs auteurs ».

C'était la pensée rabelaisienne et Gui de la Brosse la développa en ajoutant « qu'on s'est trop amusé à ce jeu qu'ont connu les Anciens sans passer outre » et que l'on a fait progrès aussi lents que par la faute tout à la fois du discord des auteurs parlant sur ce sujet et de la négligence des professeurs de médecine » (42).

Si ses « *Démonstrations des simples* » eurent du succès, il faut le croire, puisque d'une part, elles furent continuées par la suite, chaque été les mercredi et samedi matin, sous la direction successive de Robin de Fouquet et de Fagon, parce que d'autre part, en 1646 (43), la Faculté de Médecine de Paris, elle-même, créait enfin dans son sein une chaire de botanique et organisait un banquet botanique à cette occasion.

Pendant que ces événements divers se déroulaient dans la Capitale, la province était bien loin de rester inactive. Reims avait son Jardin des Herbes dès avant 1613, puisque le testament d'Antoine Fournier (31 janvier 1615) donnait à la Faculté de quoi entretenir

l'école et son jardin. Blois avait aussi le sien dès avant 1653, puisqu'une lettre de Gui Patin à Ch. Spont (25 novembre 1653), nous apprend qu'on imprimait alors le catalogue des simples du jardin botanique que le duc d'Orléans y avait aménagé.

Montpellier avait moins encore attendu, et si l'ombre de Rabelais y était retournée, en 1598, elle se fut réjouie des progrès réalisés depuis le temps de ses études. Point de jardin, en effet, en 1530-1531, alors que Rabelais prenait ses grades. Point encore en 1550, puisqu'une décision de la Faculté du 31 octobre ordonnait « de députer l'un des professeurs les plus idoines et suffisants pour montrer oculairement les simples aux écoliers et chercher les dits simples en la dite ville et aux lieux circonvoisins ». Mais vint Henri IV. En 1593, à la sollicitation d'Henri, duc de Montmorency, il ajoutait une chaire de Botanique à la Faculté et y nommait Richelieu de Bel-leval. Cinq ans plus tard, il chargeait le même homme d'établir un jardin royal.

Nous avons insisté sur les « jardins des simples » parce qu'ils sont un des moyens principaux de l'enseignement de la botanique. En fait, dans le passé, ce ne sont pas quelques herborisations hors les murs, dont le souvenir nous est resté par celui d'une guinguette parisienne où se réunissaient joyeusement les étudiants en ces occasions, qui pouvaient libérer l'Ecole de la tyrannie des livres. Tout modeste qu'il fut, le jardin de la rue des Rats y pouvait prétendre davantage, car les élèves qui l'entretenaient étaient

tenus de présenter au doyen, au commencement de chaque été le catalogue exact des plantes.

Les maîtres toutefois s'obstinaient toujours à regarder vers le passé. Lors de la réforme d'Henri IV, les statuts de l'Université en 1598, en dehors de quelques livres d'Euclide, ne font aucune mention des sciences dans tout le programme de l'enseignement secondaire; et ceux qui réorganisèrent les facultés de médecine en 1601 n'ajoutèrent pas aux chaires d'autrefois.

Encore en 1622, quand Riolan inaugura son enseignement, il professait tout à la fois, l'anatomie et la botanique et, sur un de ses portraits, le peintre a mis entre les mains de son modèle une pince et un scapel, symbole de la première, à côté de lui une tige de jacinthe, emblème de la seconde.

Quant à la manière d'enseigner, le fragment de la lettre de Gui Patin, que nous avons cité, nous le dit assez. Le professeur se bornait à nommer les simples, à dire leurs vertus, à mettre les plantes dont il parlait sous les yeux des élèves, à les exercer à les reconnaître. C'était cours de matière médicale bien plutôt que de botanique. Il semble exagéré de penser avec M. Thomas que « les élèves étudiaient » alors avec plus de méthode et de soin la botanique que beaucoup d'autres parties de leur programme » (44).

Un progrès pourtant était accompli, celui de montrer les plantes en leurs divers temps de croissance, de floraison et de fructification dans un jardin. Ce serait une faute de ne pas en noter l'importance, mais il restait bien des choses à faire.

L'enseignement général dans les Facultés de Médecine, à Paris comme partout ailleurs en France, sauf à Montpellier, se ressentait en ces temps d'une lourde tare. L'enseignement de la botanique devait en souffrir aussi.

A Montpellier, ville d'exception, les professeurs étaient choisis au concours et nommés, à vie par le pouvoir royal. Ils avaient ainsi une assurée compétence et la sécurité de leur charge leur donnait le goût et les moyens de la bien remplir. Cela suffirait à expliquer que la Faculté de Médecine y ait eu sa chaire de Botanique, plus d'un demi-siècle avant celle de Paris, et Montpellier son Jardin des Plantes près de trente ans avant la capitale. Cela fait aussi comprendre l'attrait qu'exerça la ville ensoleillée sur Rabelais, et, longtemps encore après lui, sur toute la jeunesse des écoles.

Partout ailleurs, les docteurs, appelés à professer, n'occupaient leur chaire que pour deux années. Quel que fut le mérite personnel des maîtres, c'était trop peu pour les intéresser pleinement à la matière de leur cours. Un double progrès fut donc réalisé, à Paris, lorsque fut créée la chaire de botanique et lorsque, confiée à François Blondel, elle fut laissée dix ans durant à son titulaire. Le défaut fut que Blondel ne semble guère avoir été un véritable botaniste, et le pire qu'on revint après lui aux fâcheuses nominations à court terme d'autrefois.

Ce fut à la fois un bonheur et un malheur pour la botanique d'être recueillie par la médecine. Bonheur, parce que cette adoption la sauva de l'indifférence

complète qui la menaçait pour longtemps; malheur, parce que la Faculté ne lui accorda qu'une place de parente pauvre, en ne lui donnant que le rang de science accessoire. Si accessoire que, si les étudiants, à l'époque de la floraison, étaient tenus à subir un examen sur la botanique, cet examen ne semble pas avoir été bien redoutable. On le peut penser à voir l'épreuve ou « acte des herbes », pour les compagnons apothicaires, appelés à répondre à des exigences plus grandes : celles du métier qu'ils avaient choisi et celles des médecins qui constituaient en partie leur jury d'examen.

Le jury se réunissait à la campagne en un endroit où croissaient en grande quantité les simples du pays. Les examinateurs, par surcroît, apportaient plantes à leur gré. Le candidat devait répondre à toutes les questions qui lui étaient posées sur la botanique et témoigner d'une parfaite connaissance de cette science. Voilà pour l'importance qu'on lui accordait. Mais voici pour son dédain : « Si, par hasard, le mauvais temps venait entraver cette épreuve le jeune aspirant bénéficiait de l'inclémence atmosphérique » (15) et était tenu quitte de l'examen.

Pour que l'enseignement de la botanique put se développer, il fallait d'abord que cette science, elle-même sortit de tutelle. L'indépendance de son enseignement fut inaugurée par la chaire spéciale fondée par Henri IV au Collège de France, et par le cours de Richelieu de Belleval à Montpellier en 1593; elle fut consacrée par le cours de Gui de la Brosse à Paris en

1640. Certes, ces cours gardaient toujours pour matière la botanique appliquée à la médecine et, en 1696, au moment de la révision des statuts de la Faculté, l'obligation y fut inscrite pour les étudiants en médecine de suivre les démonstrations botaniques des jardins du roi.

Et plus tard, l'article 22 de l'Ordonnance de 1707 devait de même imposer aux étudiants d'assister aux démonstrations des plantes pendant toute la durée de leurs études, tandis que l'article 23 enjoignait aux professeurs, lorsqu'il n'existait pas de jardin de Botanique dans leur ville, d'organiser chaque année au moins quatre herborisations dans la campagne et de présenter des plantes à leurs cours au moins deux fois l'an.

Mais, par là, une porte était désormais ouverte sur un avenir rempli de promesses, et une voie nouvelle libre à tous les espoirs.

Il y a donc bien loin du temps où « Gargantua » fut écrit aux dernières années du XVII^e siècle. En 1700, d'indéniables progrès, les premiers, les moins aisés à concevoir, les plus lents à réaliser, s'étaient accomplis.

Faut-il en attribuer le mérite aux disciplines pédagogiques de Ponocrates ?

Nous ne le pensons pas, et nous trouvons qu'il y a dans deux lignes de M. Saint Marc Girardin (46) tout à la fois une appréciation fausse de cette pédagogie, lorsqu'il la présente comme « un plan d'études nouveau et téméraire », un jugement juste, en partie du

moins, de son influence sur son siècle, quand il ajoute :
« Ce siècle s'en alarma-t-il ? Non. En fit-il profit ? Non ».

Nous avons déjà montré qu'il n'y a aucune originalité dans le fond même de la pédagogie Rabelaisienne en ce qui touche à la botanique, à savoir la préférence donnée à l'observation de la nature sur la lecture des descriptions anciennes. Nous avons vu que Dioscoride et Galien la préconisaient déjà; elle avait été maintes fois reprise au Moyen âge.

Elle le fut maintes fois, en dehors de Rabelais, à la Renaissance; et Mathiote écrivait dans sa préface :

« Verumtanem nemo in hac materia se peritum evadere considat assidua tantum librorum lectione, et si eos quidem gravissimi conscripserint auctores nisi sæpius ad visendas stirpes se contulerit et quod a preceptore in herbarum agnitione diu exercitato digiti demonstratione prius fuerit doctus, ac oculorum sensu, gustatuque, variis anni temporibus omnia haec diligenter omni ex parte perpendat » (47).

Il est au moins douteux que Rabelais ait lu Mathiote, ni d'ailleurs la plupart des nombreux ouvrages de botanique qui parurent entre 1535 et sa mort. On peut aussi penser que, de leur côté, les botanistes d'alors ne connurent pas davantage Gargantua ni Pantagruel; les auraient-ils lus d'ailleurs, que leur formation intellectuelle était accomplie bien auparavant. Si donc le premier et les seconds se sont rencontrés dans un sentiment commun, c'est bien que l'idée en était dans l'air d'antérieure date.

Le plan d'études de Ponocrates ne s'inspirait donc pas d'idées neuves. Il n'était pas davantage téméraire, pour la botanique, parce que la force même des choses ne rendait plus possible d'en concevoir une autre.

La confusion, en effet, était alors à son comble. Les descriptions des anciens, parfois écourtées ou inexactes, semblaient souvent des énigmes, et tant d'hypothèses avaient été faites pour les résoudre, tant d'opérations contradictoires s'étaient affirmées que beaucoup de plantes différentes portaient le même nom, qu'une seule était au contraire désignée par plusieurs, et que personne ne s'y reconnaissait plus. L'excès du mal imposait d'étudier les plantes elles-mêmes à la manière de Ponocrates, et d'examiner avec soin chacune celles de son pays au lieu de se mettre l'esprit à la torture pour découvrir les espèces végétales, de Théophraste et de Dioscoride qui avaient vécu en d'autres temps et en d'autres contrées.

D'autre part, le champ de connaissances s'était prodigieusement étendu. Si Rabelais désigne 247 Plantes, Tabernoemontanus en représentait 2.256 en 1588, Dalechamp 2.731 en 1587, Gérard 2.842 en 1597 et à la fin du XVI^e siècle on en avait dénombré 6.000.

Les méthodes de l'enseignement scholastique ne suffisait donc plus à apprendre la botanique. Ce n'était pas témérité que de le dire; c'eût été aveuglement de ne pas le voir.

On comprend ainsi à merveille que la pédagogie

de Ponocrates n'ait pas ému profondément son époque sans qu'il soit besoin d'en donner la subtile raison qu'invoque M. P. VINCENT : « L'influence pédagogique de Rabelais a longtemps été nulle en France et dans le monde entier. Ce retard s'explique aisément. Avant le XIX^e siècle on s'occupe de l'éducation des rois, des princes et des gentilshommes; il n'est pas encore question de ce souverain, le peuple, pour lequel Rabelais a écrit » (48).

Saint Marc Girardin trouve un autre motif à l'indifférence avec laquelle il juge que le système d'éducation de Gargantua fut accueilli. « Le siècle, écrit-il, pensa qu'un enfant qui avait une chemise de 900 aulnes et qui portait ordinairement un écritoire pesant 700 quintaux, ne devait pas être élevé comme un autre écolier, que c'était là une éducation chimérique comme le personnage lui-même, et qu'enfin quand on n'était pas géant ou fils de géant, il fallait s'en tenir à la vieille méthode de l'Université de Paris » (49).

Il est vrai que l'opinion de Montaigne, qui rangeait la fable de Rabelais « parmi les livres simplement plaisants », fut, en général celle du XVI^e siècle comme elle fut dans notre temps celle de M. FAGUET. C'est peut-être cette opinion, plus que ses protecteurs, qui sauvèrent Rabelais du bûcher, mais non des rancunes et des haines violentes. Et ceci est l'opposé de l'indifférence. La satire de Rabelais marque son sillon et la réaction des « sorbonnagres » contre ce qui visait ses méthodes, nous en est la meilleure preuve.

CONCLUSION

Nous voyons donc que c'est au XVI^e siècle que l'enseignement de la botanique commence à entrer dans sa nouvelle phase, essayant de devenir un enseignement rationnel et indépendant, basé sur l'observation directe et ne pouvant que mieux servir ainsi la cause médicale.

Mais si certains dans ce siècle sapèrent les fondements d'un enseignement périmé, il a fallut attendre le siècle suivant pour voir les efforts couronnés de succès.

L'enseignement idéal dont Ponocrates traçait le modèle ne fut pas sans influence aucune sur cette évolution.

Gargantua, dont le succès fut grand, ensemena les esprits à la manière des romans dont on ne songe pas à se défendre.

Par lui, le goût des faits, l'esprit positif envahit le monde et l'école, non pas seulement au profit de la pédagogie, mais aussi au profit de l'enseignement de la botanique. Rabelais à cet égard, a donc eu un double mérite. Ce fut d'abord, sinon d'avoir imaginé de toutes pièces un système neuf, du moins d'avoir pris parti contre les méthodes du passé pour celles qui annonçaient l'avenir. Ce fut ensuite, en synthéti-

sant dans les disciplines de Ponocrates les tendances des meilleurs esprits de son temps, d'avoir, pour une part petite peut-être, mais qu'il serait injuste de lui marchander, servi la cause du progrès.

Vu : Le Président de la Thèse,

LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu : Le Doyen,

M. TIFFENEAU.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

1. Gargantua, chapitre 23 « Comment Gargantua fut institué par Ponocrates en telles disciplines qu'il ne perdait heure du jour ».
2. M. PLATTARD : Œuvre de Rabelais, Paris 1910, page 77.
3. M. GEBHART : Rabelais, la Renaissance et la Réforme, Paris 1877, page 226.
4. BRUNETIÈRE : Sur un buste de Rabelais. Revue des deux Mondes, 1897.
5. G. COMPAYRÉ : Histoire de la Pédagogie, Paris 1914, page 62.
6. L'Ecole et la Science du moyen-âge, Paris, 1893, page 205.
7. DAUNOU : Discours sur l'état des lettres au XIII^e siècle, Paris sans date, page 169.
8. NAUDÉ : Apologie des grands hommes accusés de magie, Paris 1669, ch. II, page 17.
9. L'école et la science au moyen-âge, Paris 1893, Page 218.
10. DITES : Histoire de l'éducation et de l'instruction, Paris 1880, page 141.
11. GUARDIA : Histoire de la médecine, Paris 1884, page 284.
12. PLINE : Histoire Naturelle, livre 5, ch. II.
13. GALIEN : Préface du 6^e livre De simpl. Med. Facult.
15. Note de ARNOLD C. : Klebs Société Française d'histoire de la Médecine. Séance du 2 février 1924.
16. L'enseignement de la Botanique au temps de Rabelais. La Chronique Médicale, N^o 1, 9 janvier 1925.
17. J. F. ALBERT : Cornelie Agrippa et Rabelais. La Chronique Médecinale, N^o 5, Sept. 1938, p. 109 et suite.
18. H. CORN. Agrippa : De incertudinæ et Vanitatæ scientiarum Anvers, 1530, Chapitre 83.

19. Gargantua, Chapitre 23, 24.
20. Rabelais, Pantagruel, Livre I, Chapitre VIII.
21. Charles DAREMBERG : La médecine Histoire et doctrines
Paris 1865, p. 189.
22. FAGUET, XVI^e siècle : Etudes littéraires, 37^e mille Paris,
sans date, p. 105.
23. PLATTARD : L'œuvre de Rabelais, Paris 1910, p. 83.
24. PLATTARD : L'adolescence de Rabelais, en Poitou, Paris,
1923, p. 93.
25. J. FLEURY : Rabelais et ses œuvres. Paris 1877, Tome I,
p. 210.
26. A. GARRIGUES : VÉZALE : L'œuvre Médico-Thérapeutique,
Paris 1924.
27. Cr. COMPAYRÉ : Histoire de la Pédagogie, Paris 1914,
p. 74.
28. La 1^{re} édition grecque de Dioscoride, parut in-folio, en
1499 à Venise chez Alde. Manuce. L'Edition Princeps
de la version latine un peu antérieure est celle de
Colle 1489, In-Folio.
29. L'Edition princeps des œuvres complètes de Galien, est
une édition aldine, sans date, vraisemblablement de
1515.
30. GALIEN : De comp. med. per. gen Lib. III.
31. GALIEN. De simpl. Med., Lib. VI. Préfacé.
32. GALIEN : de Aliment. Facultat. Lib. I.
33. LENIENT : La Satire en France au XVI^e siècle. Paris, 1866,
p. 521.
34. DITES : Histoire de l'Education et de l'Instruction. Paris
1880, p. 142.
35. A. LEFRANC. Edition des Œuvres de Rabelais, In-4, Paris,
1922.
- 35^{bis}. A. GARRIGUES : « Comment Gargantua apprend à con-
naître les plantes » in *Æsculape*, Déc. 1924.
36. GUARDIA^e : Histoire de la Médecine. Paris 1884, p. 48.
- 36^{bis}. A. GARRIGUES : « L'enseignement de la Botanique
après RABELAIS jusqu'à la fin du XVII^e siècle » : *Asso-
siation Médicale*, 12 déc. 1924.

37. THOMAS : « Ecoles de Médecine ». Dictionnaires encyclopédiques des Sciences Médicales, T. XXXII, p. 324.
38. G. COMFAYRÉ : Histoire de la Pédagogie. Paris 1914, p. 69.
39. Guy PATIN : Lettre à Falconnet, 9 octobre 1654.
40. P. BELON : « Remontrances sur le défaut de laboure, et de culture des Plantes ». Paris 1588.
41. Louis LEFORT : Conférences Historiques. Paris 1866.
42. GUI DE LA BROSSE : « Dessin d'un Jardin Royal pour la culture des Plantes médicinales à Paris. Paris 1626.
43. Maurice REYNAUD : Les Médecins au temps de Molière. Paris 1866, p. 30.
44. THOMAS : Loc-Cit. T. XXXII, p. 364.
45. E. MONAL : « Les Maitres apothicaires de Nancy au XVI^e siècle.
46. St-Marc GIRARDIN : Le XVI^e siècle.
47. MATTHIOLE : « Commentarii In sex Libros Pedacii Dioscoridis ».
48. P. VINCENT : « Histoire de la Pédagogie ». Paris 1885, p. 132.
49. St-Marc GIRARDIN : Le XVI^e siècle.

